

L'ANNUEL DE L'APF, 2012. « LE FIL D'ŒDIPE. ET RECHERCHES SUR L'HISTOIRE DE LA FORMATION ET DE L'ENSEIGNEMENT »

[Bertrand Colin](#)

Presses Universitaires de France | « [Revue française de psychanalyse](#) »

2013/3 Vol. 77 | pages 905 à 912

ISSN 0035-2942

ISBN 9782130618478

DOI 10.3917/rfp.773.0905

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-francaise-de-psychanalyse-2013-3-page-905.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.

© Presses Universitaires de France. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Revue des revues

L'Annuel de l'APF, 2012.
« Le fil d'Œdipe. Et recherches sur l'histoire
de la formation et de l'enseignement »

Bertrand COLIN

L'Annuel de l'APF 2012 nous offre sa sixième livraison. Dans une première partie, joliment intitulée « Le fil d'Œdipe », six contributions sont proposées. Elles rassemblent deux journées d'études – l'une sur le jeu, l'autre sur l'Œdipe. Une seconde partie publie un « Dossier » intitulé « Recherches sur l'histoire de la formation et de l'enseignement ». Je présenterai successivement l'une et l'autre partie.

Dans « Opposition au déclin du complexe d'Œdipe », **Dominique Suchet** propose deux thèses. La première est que le déclin du complexe d'Œdipe fait partie du complexe lui-même. Il lui est intrinsèque, obligé, de telle façon que la pathologie relève alors des résistances à ce déclin naturel. On se souviendra de la métaphore freudienne de la perte des dents de lait à propos du déclin de l'Œdipe. La seconde thèse, la plus originale, est que le déclin du complexe d'Œdipe connaît, chez tout un chacun, deux voies. Une voie masculine : la voie claire selon laquelle la menace de castration conduit à la reconnaissance de la différence des sexes – soit une « décision », non pas une « perception ». Une voie féminine : la voie sombre dans laquelle l'arrangement que permet la fameuse équation « fèces-pénis-enfant » sursoit à la reconnaissance de la différence des sexes – soit un déni dans le refoulement. L'articulation contradictoire de ces deux voies relève d'une nécessaire bisexualité dans le destin du complexe d'Œdipe. Forte de ces deux thèses, argumentées avec précision, D. Suchet nous offre une clinique complexe et généreuse. Non pas une illustration de ses avancées théoriques. Beaucoup plus : une mise à l'épreuve contre-transférentielle de ces avancées. Les voies claire et sombre du déclin du complexe d'Œdipe se donnent à lire chez l'analyste d'abord. Voie claire des

effets de l'angoisse de castration : l'analyste, par exemple, éprouve la justesse discursive des propos de sa patiente, mais un flou quant aux personnes concernées par ces propos, ainsi qu'un sentiment d'ensemble de « trompe-l'œil ». De tout cela ressort la nécessité d'attendre, l'acceptation de ne pas savoir, la possibilité « castrée » de continuer à penser-associer. Autrement dit une voie claire, ouvrant à une voie sombre : pourquoi donc, pourra se demander l'analyste dans le même exemple, lui vient la perception interne, incidente, du tableau de Picasso, *Guernica* ? Et pourquoi, surtout, cette perception vient-elle lui évoquer, comme un palimpseste, une « Nativité » ? Autant de questions ouvertes, nourrissant le processus. Le moment clinique relaté s'appuie par ailleurs sur le destin d'une formule langagière. Il s'agissait, pour une patiente, de la nécessité de « ne pas être plus », selon l'injonction maternelle dont le souvenir lui reviendra. L'équivocité de la formule, on le devine, promettait d'être fructueuse. Si le langage, la parole, est essentiel au processus, D. Suchet nous montre, cependant, combien le processus analytique ne s'y réduit pas. Pas plus qu'il ne se réduirait au « jeu » de la parole – le fameux Witz, le mot d'esprit. Il engage une complexité selon laquelle ce qui advient psychiquement, non sans l'écoute de la parole de l'analyste, advient moyennant la reconnaissance de « l'impossibilité » de ce qui advient. Exemple : l'analyste dit à sa patiente : « Vous préféreriez ne pas avoir à prendre ici ce que vous voudriez que je vous donne. » La patiente se demande alors pourquoi elle éprouve une tristesse et associe : « C'est triste de ne plus être l'enfant désiré de sa maman. » Ce sont donc à la fois le désir d'être l'enfant désiré de sa maman et son « impossibilité » qui adviennent ensemble dans le même temps psychique, à l'instar de ce qu'une interprétation complexe venait révéler dans le transfert. La tristesse éprouvée signe la vérité de ce qui peut s'accomplir ainsi, sur la voie sombre du déclin de l'Œdipe, non sans l'intrication avec la voie claire par laquelle analyste et patient se laissent mutuellement surprendre et retenir l'un par l'autre.

Dans « Les petits pas dans les grands : traces de l'infantile », **Elizabeth Ciadella** écrit : « On n'a rien trouvé de plus opérant dans la psychanalyse que le complexe d'Œdipe. » Elle entend le montrer, d'abord dans sa clinique, puis dans une clinique des inventions théoriques de la psychanalyse. Dans un premier temps, elle nous raconte l'histoire tirée d'une cure. Une patiente, souffrant d'une névrose de caractère, va connaître trois « renaissances » : celle du fantasme masturbatoire retrouvé, où se dira une séduction emprisonnée-emprisonnante par le père ; celle d'une créativité, où se dira la capacité de se reconnaître tiers d'une scène primitive ; celle d'un jeu, où se dira la capacité de passer, selon les circonstances, de « l'énorme chaussure », adaptée aux pentes de l'hiver, à l'escarpin dont le soleil estival

lui donne l'occasion. C'est ainsi que, corrélativement, les « énormes chaus-sures », dont la discordance avait attiré l'attention de son analyste, déploieront successivement trois significations : le fétiche, la maison, la séduction. La richesse du cas prête à la discussion. Dans un second temps, E. Ciadella nous raconte comment bien des avancées théoriques résultent d'une expérience transférentielle douloureuse et fondatrice. Celle du « père originaire » de *Totem et tabou* se comprend à l'horizon de l'image que Freud put avoir de Fliess : « un homme dur ». Celle du « traumatisme de la naissance » de Rank se comprend à l'horizon du fantasme d'auto-engendrement à la théorie duquel il contribua tout en l'actant vis-à-vis de son « père-mère » Freud. Celle encore du « nourrisson savant » et de « la confusion des langues » de Ferenczi, se découvrant à l'horizon des avatars de l'analyse d'une homosexualité dans le couple analytique Freud-Ferenczi. Nous simplifions beaucoup trop. Mais suivons l'invitation de l'auteur : toujours revenir au creuset de l'expérience ; ainsi la théorie dont elle sourd ménagera-t-elle l'aiguillon d'une part d'énigme.

Dans « La désidentification œdipienne : au nom du fils, au nom de la fille », **Michael Parsons** nous propose de « jouer ». Insolence toute britannique et de bon aloi : jouer avec le concept lacanien de « Nom du père », en le déclinant comme nom de la mère, nom du fils, nom de la fille. Soit une circulation conceptuelle au service d'une idée dont seul le pragmatisme, autrement dit la clinique, peut rendre la complexité, le paradoxe. C'est l'idée que l'identification, inconsciente, défensive, compulsive, prisonnière du fantasme solitaire, se mue en identifications tout aussi inconscientes, mais créatrices, plurielles, engagées et engageant dans une relation. Mais ce passage requiert la médiation d'une désidentification, inconsciente encore, dont le transfert donne l'occasion quand un analyste est là pour dire ce qui s'y passe. D'une identification à l'autre, via la désidentification assurant et attestant le passage de l'une à l'autre, se dit le passage du nom du père, du nom de la mère, au nom du fils, au nom de la fille. L'enjeu est celui de la filiation – soit, dans la clinique proposée par l'auteur, la reconnaissance *a posteriori* – via la reconnaissance de l'analyste, via l'analyse dans le transfert – du désir d'un fils d'être reconnu comme père par son propre fils, non sans en passer par l'épreuve de la castration par le nom de la mère, ici le « nom » d'une épouse insatisfaite de ce que ce père, son mari, donne au fils, son fils. Soit une « génération » se faisant moyennant un jeu sur trois générations et deux genres. J'espère que cette tentative de formulation abstraite et condensée, qui n'est pas dans le style de l'auteur, invitera le lecteur à méditer sa clinique, plus riche, plus légère aussi, que ne peut l'être le concept.

« Winnicott, le jeu, les mots » de **Gilbert Diatkine** est un très bon guide de lecture pour l'ensemble des questions posées, au fil de l'Œdipe, dans chacune des contributions de cet Annuel. C'est la question de ce qui opère, ou n'opère pas, dans une cure. Et le guide de G. Diatkine, c'est ici essentiellement Winnicott. Trois chapitres, très clairs, évoquent successivement : les inventions de Winnicott, le rôle du jeu, le rôle du langage. Résumons : le langage n'opère, jouant de l'équivocité associative des mots, que si le jeu est installé ; et le jeu s'installe, seulement à partir des « inventions » susceptibles de favoriser « l'espace de jeu » traversant la « dissociation » d'un patient – autrement dit une zone de clivage. « La petite Piggie » et « Fragments d'une analyse » fournissent le plus gros des exemples : il s'agit de montrer la valeur opérationnelle d'une technique par laquelle, ultimement, un patient regardent-épreuve la scène d'un couple – un analyste et un patient – regardant-écoutant un analyste et un patient. D'autres configurations de cette mise en abîme à trois niveaux sont envisageables : une mère et Winnicott regardant Winnicott et la petite Piggie regardant l'ours de la petite Piggie jouant avec les jouets de Winnicott. Où l'on reconnaît le modèle de « la scène dans la scène » (Hamlet), soit encore le modèle du dispositif du psychodrame. Où l'on aperçoit que ce qui opère ne saurait se réduire, ni au langage, ni au jeu, ni à la mise en abîme transférentielle. Où l'on réalise qu'une hiérarchie est à respecter : des « inventions » faisant parler le cadre à l'installation du jeu, et du jeu aux mots.

Dans un tout autre style, **Claude Barazer**, dans « Jouer avec l'insoluble », déplie et dramatise la question nodale du jeu dans la cure. À l'esprit de sérieux, dont la règle de l'attention flottante se ferait trop facilement la gardienne, peut s'articuler, chez l'analyste, une « disposition ludique » dont la nécessité et l'urgence sont à la mesure de tous les équivalents du « pouce, je ne joue plus », dont le symptôme peut avoir en quelque façon l'ambigu secret. C'est déjà qu'il faut être deux pour jouer, rappelle judicieusement C. Barazer. À la marge, sur un détail, l'analyste trouve parfois à donner tout son sens à son abstinence, son silence, l'absence de réponse à la demande, quand les mots et/ou les gestes du patient présentent une ouverture dans le jeu figé de la répétition. Autrement dit, il faut être deux pour espérer retrouver « l'enchantement » par lequel le « mot » ou « l'acte » se trouvent déroutés de l'illusion leur faisant croire qu'ils tiennent la « chose ». Un exemple : « l'éjaculation précoce » dont un patient apporte l'inlassable symptôme trouva, dans une rêverie de l'analyste, le moyen de désigner quelque chose comme une « puberté précoce » – trouvaille source d'un *insight* important chez le patient se souvenant alors du « petit couple » dont on parlait jadis à propos de lui et de sa sœur. Je tâche d'articuler là l'idée

la plus originale et la plus paradoxale de C. Barazer : l'enchantement, que permet le jeu, est essentiel à la « désillusion » d'un symptôme – c'est-à-dire à la reconnaissance de ceci qu'il faut bien que je croie que le bâton dont je me sers comme d'une épée est bien une épée, cependant inoffensive... Albert Piette, anthropologue cité par C. Barazer, avance l'idée que l'homme de Néandertal serait mort d'une forme d'impotence dans l'enchantement. Soit un enchantement, une disposition ludique – « capacité à présentifier de façon déformée un réel irrémédiablement inaccessible » – dont le prix devient conscience « d'une distance irréductible entre le mot ou l'acte et la chose inconsciente à quoi ils se réfèrent ».

C. Barazer rend très bien « l'extravagance » de la situation analysante. Une extravagance méritant ce mélange d'esprit de sérieux et de disposition ludique dont l'analyse a besoin.

Dominique Clerc, dans « L'absurde, condition du pacte », justifie cette extravagance : il s'agit d'assurer les conditions d'accès à ce qui se joue dans tout récit – mais notoirement le récit du rêve et le récit délirant – comme tentative « de donner de la vraisemblance à ce qui, en fait, ne fonctionne que selon le point de vue de la seule logique de l'inconscient ». Et d'ajouter : « d'où l'absurdité qu'affiche ce récit à force de se vouloir vraisemblable ou convaincant ». Assurer ces conditions, c'est faire en sorte qu'un pacte s'instaure entre patient et analyste. Un pacte – c'est le mot de Freud, emprunté à l'*Abrégé*. Un pacte, non pas une négociation. Un pacte qui prenne acte de l'homologie du rêve et du délire. Un pacte acceptant qu'on doive à la folie, quoi qu'on soit encore en peine d'articuler métapsychologiquement ce qu'on lui doit. Un pacte rappelant alors la nécessité d'entendre les mots comme des choses où ne se dissocient guère la chose elle-même et le mouvement pour l'atteindre. Un pacte ménageant au désir – à la « chose » donc – qui « nous agit dans le refus que nous opposons à son inconnaissable », la possibilité, cependant, de « nous dépendre de ce que nous savons pour nous laisser saisir par ce que nous ignorons et que nous ne percevons qu'au moyen de l'effet que nous procurent les déformations de la réalité ». Un bel article venant en point d'orgue de ces six contributions au « Fil d'Œdipe ».

Une seconde moitié de cet Annuel est donc consacrée au « dossier » intitulé : « Recherches sur l'histoire de la formation et de l'enseignement ». **Laurence Kahn** nous le présente. Pour en situer l'enjeu : entre le Scylla de la répétition et le Charybde d'un goût du nouveau venant trop facilement au service d'une résistance à l'analyse. Pour en situer la conflictualité structurale : entre pulsionnalité, idéalité et réalité sociale. En rappelant au passage la

complexité de ce que « réalité » veut dire, puisqu’il s’agit d’un éclatement des sources de légitimité : l’acceptation dans la culture (société civile), le souci du législateur (l’état), et l’ambition psychanalytique (une profession entendant bien assurer « les ferments de l’émancipation culturelle »). Ces trois sources ne sont pas nécessairement consensuelles et s’ignorent volontiers. Le résumé des différentes contributions n’est pas opportun ici. Citons les auteurs du dossier : **Léopoldo Bleger, Laurence Apfelbaum, Jenny Chomienne-Pontalis, Anne-Marie Duffaut, Daniel Widlöcher**. Pour une raison qui s’éclairera d’elle-même, nous ferons une place à part à la contribution d’**Eric Flame** à propos du modèle lacanien. Tous ces auteurs nous font entrer dans le détail d’une histoire complexe de la transmission de la psychanalyse, des origines de la formation à la psychanalyse (l’institut de Berlin en 1920) à nos jours (Réforme de l’IPA en 2007 reconnaissant les trois modèles de formation – Eitingon, français et uruguayen).

L’intérêt considérable de ce dossier est de donner au lecteur, à la fois une historiographie précise (dates et lieux des événements clés – fondations, controverses et réformes), et un bon repérage des problématiques (épistémologique, sociologique, politique). La fondation de l’institut de Berlin, le premier dans l’histoire de la psychanalyse, repose sur un triptyque toujours actuel : l’analyse personnelle du futur analyste, la supervision de l’apprenti-analyste par un autre analyste, l’enseignement théorique. Un accord à ce sujet sera source de dissensions en aval : ce seront les questions de « l’analyse profane », du « *reporting analyst* », du cadre (nombre de séances pour une cure type), de la spécificité ou non de l’analyse d’enfants, de l’évaluation. Cet accord tentait de résoudre une question en amont : comment « reconnaître » un psychanalyste ? Mais poser ainsi la question, c’est reconnaître une autre question, insoluble ultimement : comment devient-on psychanalyste ? Le « Dossier » qui nous est proposé ne s’attaque pas conceptuellement à cette question. Cependant, il ne l’évite pas. Au contraire, le détail et l’anecdote – là où se loge le diable – y donnent accès. J’en proposerai deux exemples. Laurence Apfelbaum cite une confidence de Siegfried Bernfeld, en 1952, peu avant sa mort. Je cite L. Apfelbaum : « Ayant participé aux réunions de la Société de Vienne depuis 1913, S. Bernfeld rapportait une discussion qu’il avait eue avec Freud en 1922 quand il voulait s’installer comme analyste : le groupe de Berlin encourageait les débutants à faire une analyse didactique avant de commencer leur pratique, mais Freud lui aurait dit : “Allez-y démarrez. Quand vous serez en difficulté, on verra ce qu’on peut faire.” » Et l’on sait, par ailleurs, que S. Bernfeld entreprit une analyse en 1926, à Berlin, avec H. Sachs. Tout ceci pourrait paraître insignifiant, un hoquet dans l’enfance de l’histoire de la psychanalyse. N’est-il pas plus fructueux, cependant, d’y repérer une question épistémologique tout

à fait cruciale, toujours d'actualité ? Et, d'une certaine façon, une sagesse dans le conseil de Freud : c'est dans la difficulté que s'origine l'analyse ; c'est à partir de la difficulté que nous travaillons. C'est une question épistémologique, car il s'agit de l'articulation de l'expérience et de sa théorisation – de ceci que jamais l'évènement clinique et processuel d'une cure ne se laisse complètement réduire à la théorisation qui l'instruit et le précède. Les contributions de D. Suchet et d'E. Ciadella illustrent fort bien, ai-je tenté de montrer, la complexité de cette question articulant, contradictoirement, la primauté de l'expérience et la préséance de l'avancée théorique. A.-M. Duffaut, dans sa contribution, rapporte, et ce sera le second exemple, l'expérience fondatrice de l'Asociacion Psicoanalitica de Buenos-Aires, qui fit scission en 1977 d'avec l'Asociacion psicoanalitica Argentina. Cette expérience repose sur la prise en compte de ce qu'un de ses fondateurs, David Liberman, appelait « la préhistoire du psychanalyste » – c'est-à-dire tout ce temps où le futur analyste découvre la psychanalyse, parfois très tôt dans sa vie (l'adolescence). À quoi il convient d'ajouter, dans cette préhistoire, le long passé de psychothérapeute qu'a souvent le psychanalyste avant qu'il ne soit reconnu comme tel par ses pairs. De façon parfaitement corrélative, il convient que soit fait droit à l'expérience du psychanalyste confirmé, amené à « découvrir », tout au long de sa vie professionnelle, ce que le « déjà-connu » recèle pour lui d'inconnu, de résistant, de déroutant, d'insatisfaisant. Le visage politique de la question n'est pas oublié. Juste un exemple : dans un bref article, lumineux, D. Widlöcher nous raconte comment il contribua à la réforme de l'IPA validant les trois modèles de formation. Il s'est agi pour lui de faire reconnaître une réalité existante, non de la produire. Cependant, les résistances à cette reconnaissance ont été considérables. Et là aussi, le détail compte : les tenants du « quatre séances par semaine » ont pu, par exemple, craindre que la validation du « trois séances par semaine » puisse occasionner une remise en cause du remboursement du traitement à quatre séances (là où il se pratique). Quoi qu'il en soit, la reconnaissance d'une pluralité des formations témoigne, irréductiblement, d'une conscience des limites de chacune d'elles. L. Apfelbaum nous raconte les contributions importantes d'O. Kernberg pour penser les limites des modèles Eitingon et français, l'un et l'autre renvoyés dos à dos : la suppression de l'analyste didacticien déplaçant sur le superviseur l'accusation d'autoritarisme. D'où la tentative du modèle uruguayen, pour tenter de réhabiliter une « évaluation », en la différenciant selon quatre critères : l'admission, la supervision, l'analyse personnelle, l'enseignement. Il semble que le modèle uruguayen, cependant, ne résout pas la question, ultimement insoluble, de l'évaluation. Il tente seulement d'atténuer les effets pervers de cet « insoluble » – mot que j'emprunte à C. Barazer (voir ci-dessus).

La contribution d'Eric Flame, « Lacan, le langage et rien d'autre », vient alors à point nommé. On n'y trouvera pas une description de la formation à la psychanalyse chez Lacan et dans les écoles lacaniennes. On y trouvera cependant un exposé très clair de ce qu'on doit à Lacan pour penser ce que la formation à la psychanalyse garde de nécessairement problématique : « Il y aurait contradiction à vouloir transmettre ce qui nous échappe. » À cette contradiction, Lacan tente de répondre, conceptuellement, en concevant une théorie du sujet de l'inconscient, nécessairement barré – c'est-à-dire parlant autant que parlé. Répondant sans doute de cette contradiction, une évidence s'est assez vite imposée, dans l'histoire de l'IPA, qu'un analyste ne pouvait pas s'autoriser d'un autre analyste (Bernfeld de Freud par exemple), mais seulement d'une communauté psychanalytique. Une théorie du langage d'un côté, une construction collective d'un autre côté. Dans un cas comme dans l'autre, la contradiction gardera peut-être quelque chose d'insoluble (Barazer), quelque chose d'absurde (Clerc) – « insoluble » ou « absurde » que le processus analytique n'est pas à même de résoudre, de « dissoudre » (Barazer). Concluons : « Le fil d'Œdipe » nous donne plus d'une arme pour nous aventurer dans l'exploration de cette question, toujours ouverte, de la formation de l'analyste.

Bertrand Colin
66 avenue des Gobelins
75013 Paris
bcolin002@gmail.com